

Revue de Presse

C_MICHEL LAFON

vendredi 20 mai 2011

S O M M A I R E

MICHEL LAFON

Maitresse d'école à 13 ans <i>Elle</i> .- 20/05/2011	1
David S. Khara n'en revient pas de ses best-sellers <i>Ouest France</i> .- 20/05/2011	3
Repères <i>Ouest France</i> .- 20/05/2011	4
LES ENFANTS DE CENDRES de Kristina Ohlsson <i>Paperblog.fr</i> .- 19/05/2011	5

MICHEL LAFON



Bharti Kumari, à gauche en uniforme, et ses petits élèves.

MAÎTRESSE D'ÉCOLE À 13 ANS **ICI, L'INSTIT EST UNE ENFANT !**

C'est l'histoire d'une fillette qui aimait tellement l'école qu'elle en a fondé une pour les enfants de son village. **Dans un livre*, la petite Indienne Bharti Kumari raconte son incroyable destin.** Récit.

Un village indien, dans l'Etat du Bihar, proche du Népal.

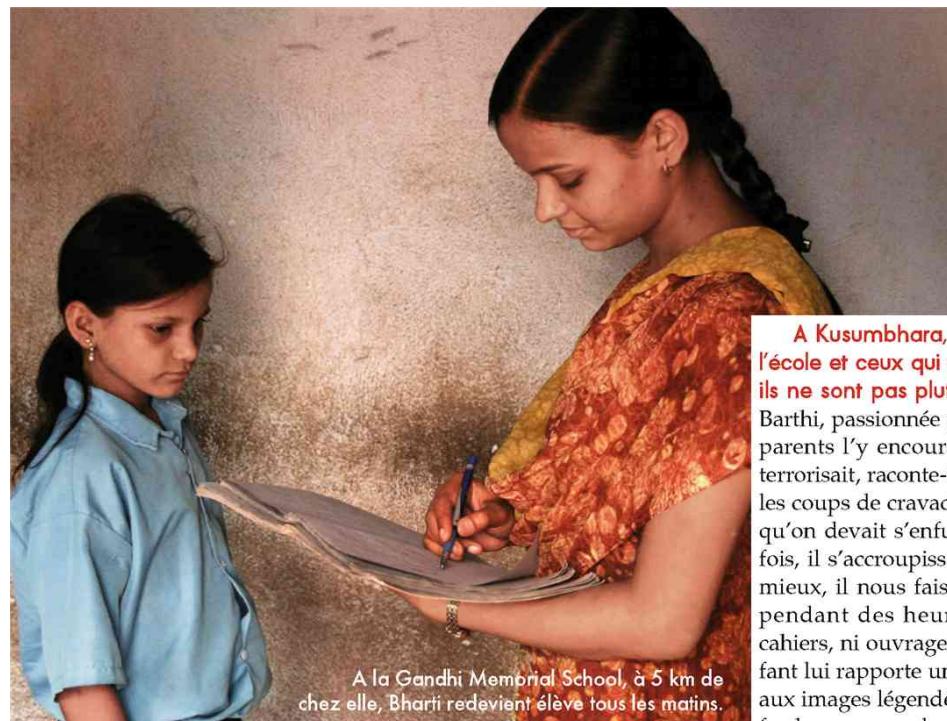
Des enfants sortent des huttes aux murs de terre ocre pour suivre une gamine à peine plus grande qu'eux. Dans les rues poussiéreuses de Kusumbhara, ils sont maintenant une vingtaine, pieds nus, derrière la fillette au visage grave. La chaleur est encore intense en cette fin d'après-midi. Il faut vite se réfugier sous l'ombre large du manguier, près de la rivière où les buffles se désaltèrent. Disciplinés, les gosses s'assoient sur plusieurs rangées et ceux qui ont une ardoise l'installent sur leurs genoux. La classe peut commencer, elle ne s'arrêtera qu'à la nuit tombée. La maîtresse *

« Mon école sous un manguier », éd. Michel Lafon.

s'appelle Bharti Kumari, elle a 13 ans et c'est elle qui a créé cette école. Demain, elle se lèvera à l'aube pour parcourir à pied les cinq kilomètres qui la séparent de la Ghandi Memorial School où elle redeviendra élève pour chercher, auprès de ses professeurs, le savoir qu'elle transmettra. Malgré ses journées sans fin, Bharti se dit heureuse et déterminée à continuer ses efforts pour avoir plus tard un métier et échapper à ce qui attend beaucoup d'Indiennes pauvres : le mariage imposé et un quasi-esclavage domestique dans leur belle-famille.

C'est pourtant un drame qui lui a permis de croire en ses rêves et qui a entraîné la publication du livre « Mon école sous un manguier » dont elle est l'héroïne émouvante. Il y a un an, un incendie réduit son village en cendres pendant que les adultes travaillent aux champs. Un journaliste, Kamlesh Kumar, décide d'en témoigner pour pousser les autorités à secourir les habitants de Kusumbhara, des « intouchables » ou « dalits », la plus basse des castes, la plus méprisée, généralement oubliée de toute aide. Il questionne, note, s'attarde dans les ruines. On lui indique une petite fille prostrée devant sa maison calcinée : c'est Bharti. Elle a donné l'alerte, mais sa mère est morte dans les flammes en voulant récupérer quelques roupies, les économies de la famille cachées sous des sacs de riz. Son père a été grièvement brûlé en tentant de sauver sa femme. Quand le jeune reporter interroge doucement la gamine, elle sort de son mutisme et déverse tout ce qui se bouscule dans sa tête : l'horreur de cette journée, les événements qui ont marqué sa courte vie... Le journaliste reviendra pour en savoir plus sur elle et relater son histoire.





MAÎTRESSE D'ÉCOLE À 13 ANS

A Kusumbhara, tous les enfants ne fréquentent pas l'école et ceux qui y vont le font épisodiquement quand ils ne sont pas plutôt employés aux travaux agricoles. Barthi, passionnée par les études, est une assidue et ses parents l'y encouragent. « Pourtant l'instituteur nous terrorisait, raconte-t-elle. Souvent ivre, il faisait pleuvoir les coups de cravache. Parfois, il perdait la tête au point qu'on devait s'enfuir par la porte de derrière. D'autres fois, il s'accroupissait dans un coin et s'endormait ! Au mieux, il nous faisait répéter des mots ou des chiffres pendant des heures. Nous n'avions ni crayons, ni cahiers, ni ouvrages scolaires. » Un jour, le père de l'enfant lui rapporte un livre donné par le brahmane. Grâce aux images légendées en anglais et en hindi, elle déchiffre beaucoup plus de mots qu'elle n'en apprend en classe. « On va partager mes découvertes ! » suggère-t-elle à quelques camarades non scolarisés. Ainsi commencent les leçons de Bharti, sous le manguier, avec cinq ou six enfants qui l'écoutent religieusement et dessinent les lettres dans le sable. De temps en temps, elle imite l'instituteur en faisant semblant de dormir, écroulée entre les souches de l'arbre. Et tous rient aux éclats. Des mères viennent leur offrir des sucreries ou une natte pour s'asseoir plus confortablement. « Moi, la petite adoptée, j'avais soudain la sensation d'être respectée et je me sentais responsable de l'éducation de mes élèves », se souvient-elle. Petits et grands, ils sont de plus en plus nombreux à la rejoindre chaque soir. Mais la « maîtresse » improvisée est vite confrontée à ses lacunes : en arithmétique, elle ne sait pas grand-chose car elle n'a jamais fait qu'annoncer des chiffres comme une litanie.

Tout avait très mal commencé pour Bharti, abandonnée à sa naissance à la gare de Dehri-on-Sone. Sa mère biologique faisait sûrement partie du peuple des affamés, sans toit, en haillons, qui hantent les gares des grandes villes de l'Inde parce qu'il y a des points d'eau. Le bébé n'aurait pas survécu longtemps au bord des rails où passent les trains à grande vitesse et sous un soleil de plomb, si un couple ne l'avait ramassé comme un petit paquet, décidant de s'en occuper tout de suite et pour toujours. Une rapide déposition auprès du commissariat local et Bharti gagnait une famille. Ses parents adoptifs ne sont pas riches : ce sont des paysans qui ont déjà un garçon et deux filles, mais ils vont éllever l'enfant avec tendresse. Fula, la mère, ne se lasse pas de lui faire le récit des premières heures de sa vie et de dire son bonheur de l'avoir recueillie. « Je l'ai toujours considérée comme ma maman, jamais en tant que mère adoptive, et je l'adorais », rapporte Bharti. Ce qui n'empêche pas la gamine de voler dans les plumes de ses camarades quand, à l'école, ils la traitent de « bâtarde trouvée dans une poubelle » et lui lancent qu'elle a été mise au monde par une prostituée.

INDE : L'ÉCOLE POUR TOUS ?

L'école est devenue obligatoire en Inde, en avril 2010. Cela aurait dû concerner environ dix millions d'enfants issus de milieux défavorisés, notamment les « intouchables ». Cependant, un sur cinq reste exclu du système. Diverses raisons à cela : le manque d'enseignants pour faire face à la vague de nouveaux élèves, la pauvreté qui impose aux enfants de travailler, le coût de l'école, des fournitures, des transports pour s'y rendre. Le gouvernement est censé octroyer un pécule aux plus démunis, mais la corruption l'en détourne ou bien il est dévolu à d'autres secteurs, jugés plus vitaux par les chefs de villages. Quatre-vingts millions d'enfants sont illétrés et la moitié de ceux qui sont scolarisés sortent du circuit avant l'âge de 11 ans. Les filles, considérées comme des charges à cause du principe de la dot qui se perpétue, bien que ce soit interdit, sont encore moins poussées à étudier que les garçons. Il est donc exceptionnel qu'une enfant qui cumule les handicaps d'être fille et « intouchable » ait un parcours aussi lumineux que Bharti.

C'est alors que survient l'incendie. Bharti pense qu'en plus d'avoir voulu sauver leurs économies, sa mère a peut-être essayé d'extraire des flammes les précieuses affaires d'école de sa fille. La douleur en est encore plus grande. Le père, après de longs mois d'hôpital, reconstruira leur maison, comme les autres hommes du village. Mais en attendant, tout le monde campe sous une tente. Et l'instituteur a cessé les cours. Pas Bharti à qui une association humanitaire, venue secourir les sinistrés, a offert d'autres livres. Une institutrice d'une ville voisine, informée de l'initiative de l'enfant, vient lui dispenser quelques leçons de mathématiques. Mais c'est Kamlesh, le reporter, qui fait basculer son existence. Après ses articles, il a été contacté par une école privée de la ville voisine : elle veut accueillir gratuitement Bharti. Le directeur propose même de l'héberger à l'internat. Ce qui séduit le père. Pas l'enfant : « Je dois continuer de faire la classe tous les après-midi au village. J'ai promis... », justifie-t-elle. Elle tient parole et estime qu'enseigner lui permet de réviser ce qu'elle apprend. Un seul regret l'attriste : Fula, sa mère, qui l'a ramassée entre les rails d'une gare et lui a tant donné, n'est plus là pour voir ses progrès.

PATRICIA GANDIN



9E7548CA57B0ED0F80611BA9010B75A910647601315C11E3FC86591

David S. Khara n'en revient pas de ses best-sellers

Chef d'entreprise à Rennes pendant 17 ans, David S. Khara a publié l'an passé deux romans salués par la critique comme par le grand public. Il s'en étonne lui-même.

L'entretien

Il y a deux ans, vous étiez chef d'entreprise. Aujourd'hui vous publiez des best-sellers chez Michel Lafon. C'est un parcours tout à fait atypique.

J'ai arrêté mon entreprise de communication après l'avoir porté pendant 16 ans. C'était très intéressant, mais aussi extrêmement lourd, avec 17 salariés.

Et là, du jour au lendemain, vous décidez de faire écrivain ?

Non, pas du tout. Je suis à l'aise avec la plume depuis longtemps. J'écris pour le plaisir. Pour partager mes passions. Dans mes années d'étudiant rennais à la fac de droit, j'avais lancé un petit journal. *Les Vestiges de l'Aube*, que je n'ai fini qu'en 2008, je l'avais commencé en 2003, pendant ma vie professionnelle. En revanche, je n'avais jamais pensé en faire un métier. Et aujourd'hui encore, malgré les 25 000 exemplaires de Bleiberg, j'ai du mal à me sentir réellement écrivain.

Pour quelle raison ?

J'ai horreur d'être rangé dans une case. Mon livre de chevet, c'est « Hamlet » de Shakespeare, j'admire les romans de Dostoïevski, mais j'aime bien aussi les aventures de Bob Morane et les BD. Bref, j'ai des goûts populaires.

Ça n'empêche pas *Le projet Bleiberg*, publié en octobre 2010, d'avoir été salué par la critique...

Cela a été une vraie surprise. C'était en octobre dernier. Je venais d'enterrer ma grand-mère, j'avais donc la tête ailleurs qu'à la sortie du livre. Et puis, le critique littéraire Gérard Collard a consacré une chronique enthousiaste au *projet Bleiberg*. La maison d'édition m'a appelé pour m'en informer. Bon, j'étais content et les ventes ont aussitôt décollé... Mais je ne sais pas si cela fait de moi, pour autant « un écrivain ».

Les « *Vestiges de l'Aube* » sort dans la catégorie polar, chez Michel Lafon. On y croise pourtant un vampire, les attentats du 11 septembre et la guerre de Sécession...

J'écris ce que je veux, en mêlant du fantastique, du roman historique, du suspens... Le cœur de mon travail, c'est de créer des personnages forts. Ensuite, je me laisse un peu guider par eux. C'est l'humain qui m'intéresse : les relations entre les gens, les douleurs qu'ils ont dû affronter, comment ils ont essayé de les dépasser, comment ils sont repartis. Ou pas.

Pour vous, ça repart plutôt bien. Vos deux romans connaîtront chacun une suite.

Il s'agit de deux trilogies. *Le projet Bleiberg* sortira en poche à l'automne. Il doit aussi faire l'objet d'un film pour lequel j'ai retravaillé le scénario avec le réalisateur Alain Berbérian, tout en

poursuivant l'écriture du 2evolet. Quant aux *Vestiges de l'Aube*, ils feront l'objet d'une adaptation en bande dessinée. Elle sera scénarisée par Serge Le Tendre, auteur de BD culte, par ailleurs Rennais. Avec tout cela, à quoi bon garder votre pseudonyme ?

J'ai choisi un pseudonyme - même si le prénom est le bon - pour protéger ma famille, au cas où mes livres se seraient fait atomiser. Je suis content de partager mes histoires avec le grand public, mais j'aime autant continuer à conserver mon mode de vie d'avant. Samedi matin, j'irai comme tout le monde faire mes courses à l'hypermarché de Cesson. Cela dit, si *Les Vestiges de l'Aube* sont bien en place au rayon librairie, il est possible que je fasse une photo. Un de mes romans à l'hypermarché de Cesson, vous vous rendez compte ?

Recueilli par

Philippe BOISSONNAT.



AF7AE83E57908F03A0A91EC98F0D850D19E4E7097163187D3EBA237

Repères

1969

Naissance à Bourges, d'une mère institutrice et d'un père journaliste reporter d'images à France 3.

1986

Arrivée à Rennes, après une longue période à Limoges.

Premier emploi

Journaliste à l'agence France Presse pendant quelques mois avant de devenir rédacteur dans une agence publicitaire (RSCG) puis de créer sa propre agence, à Rennes, en 1993. Elle comptera jusqu'à 17 salariés. Il s'en sépare en 2009.

Publications

Mars 2010 : « Les vestiges de l'aube » (1èreversion), aux éditions « Rivières

Blanches ».

Octobre 2010 : « Le projet Bleiberg », aux éditions Critic. Le tirage initial de 1 500 exemplaires est très vite épuisé. Actuellement, 25 000 exemplaires ont été vendus.

Mercredi 18 mai : « Les vestiges de l'aube » (Version revue et augmentée) paraît chez Michel Lafon.

Jeudi 19 mai : « Le projet Bleiberg » paraît en audiolivre, aux éditions « Audiolib ».

> Lire cet article sur le site web

LES ENFANTS DE CENDRES de Kristina Ohlsson

Editions Michel Lafon 361 pages 20 euros Résumé: Au milieu d'un train bondé, une petite fille disparaît. En dépit d'une centaine de témoins potentiels, personne n'a remarqué quoi que ce soit. Sa mère était descendue sur le quai pour passer un coup de fil, et n'a pu regagner le train à temps. Affolée, elle a alerté les contrôleurs qui ont gardé un oeil protecteur sur l'enfant endormie.

Pourtant, à l'arrivée en gare de Stockholm, la fillette s'est volatilisée. On ne retrouve que ses chaussures sous la banquette... Une équipe de police, assistée par l'enquêtrice Fredrika Bergman, est chargée de l'affaire. Mais quand l'enfant est découverte dans le nord de la Suède, morte, les mots « non désirée » inscrits sur le front, le dossier se transforme en cauchemar : un tueur impitoyable est dans la nature, et la petite Liliane n'est que la première d'une longue liste... L'avis de Dup: Un polar efficace, un polar qui se transforme petit à petit en thriller. Cela commence de façon classique : une enquête sur un enlèvement, qui devient une enquête pour meurtre, puis pour meurtres.

Les fausses pistes abondent et tirer sur les bonnes ficelles ne s'avère pas évident pour l'équipe chargée de l'enquête. Ils vont devoir sillonnner la Suède dans tous les sens, et du coup pas facile aussi pour la française que je suis ! Je reconnais qu'à part situer la Suède et Stockholm, c'est à peu près tout ce que j'ai gardé de mes lointains cours de Géo... mais je m'améliore : réflexe, Google est mon ami ! Comme la situation géographique est importante pour la compréhension du récit, ce fut une lecture de jour, près de l'ordi contrairement à ma lecture précédente. Et donc la police patauge, l'enquête s'enlise, d'autant que s'affronte dans cette équipe d'enquêteurs deux écoles différentes. Il y a les inspecteurs qui ont gravi les échelons au sein même de la police et il y a la petite nouvelle, Federika qui vient "du civil" comme ils disent. Elle est analyste, bardée de diplômes qu'ils ont tendance à mépriser.

Elle même d'ailleurs se demande si son choix d'intégrer la brigade criminelle est réellement judicieuse... Je garde néanmoins un sentiment de froideur dans cette écriture. Même si les soucis du quotidien de chaque personnage est abordé et les rends plus sympathiques, je n'ai pas réussi à entrer en empathie avec eux. Je les suivais avec plaisir mais pas avec mes tripes quoi ! Cependant, malgré ce bémol, l'écriture de Kristina Ohlsson est plus qu'efficace car j'ai dévoré ce roman en deux jours ! Des chapitres très courts, changeant à chaque fois d'intervenant, font que les pages défilent sans qu'on s'en rende compte. Le tueur qu'ils traquent fait preuve de beaucoup d'intelligence, son plan prévu depuis de longues années est calé dans les moindres détails.

Mais on le suit également lui, dans certains chapitres et je peux vous dire que des psychopathes comme ça, cela fait froid dans le dos. Donc au final, un thriller froid, dans tous les sens du terme, mais plus qu'efficace. Est-ce l'origine nordique ? D'ailleurs je vais vous mettre comme extrait la description de l'auteur pour le chagrin : Page 175 : Quelqu'un - Alex ne se souvenait plus qui - avait dit que porter un gros chagrin, c'était comme marcher sur un lac qui avait gelé pendant la nuit. On croyait se sentir en sécurité, et l'instant d'après on passait au travers la glace pour s'enfoncer dans les eaux sombres du mal.

<http://www.paperblog.fr/4472091/les-enfants-de-cendres-de-kristina-ohlsson/>